Rois 4, 42-44 et Jean 6, 1-15 *(Ep 4, 1-6 tiendra lieu de volonté de Dieu)*

*Tous les évangélistes racontent l’histoire de la multiplication des pains, avec quelques différences. Nous avons lu l’histoire dans la version de Jean. Le lectionnaire de dimanche suit cette année l’évangile selon Marc, et la semaine dernière nous avons vu comment Jésus s’était ému de la foule de gens qui étaient comme des brebis sans berger, perdus et vulnérables comme des enfants sans mère. Jésus les enseigne d’abord, puis il les nourrit. Passer du récit de Marc au récit de Jean est l’occasion d’introduire une autre vision sur la personne de Jésus, complémentaire. Vous vous souvenez peut-être qu’il y a trois semaines, Jésus s’étonna du manque de foi des gens qui l’écoutaient. Chez Jean, Jésus ne s’étonne de rien, il sait tout et il comprend tout. Chez Marc, les disciples peuvent ne pas comprendre leur maître, mais cela n’empêche pas Jésus de les envoyer en mission. Jésus et ses disciples font équipe ensemble, et ensemble ils découvrent l’ampleur de leur vocation. Même si Jésus est clairement le Maître, les disciples peuvent prendre des initiatives, comme proposer d’aller acheter du pain pour la foule, tandis que chez Jean, la proposition d’aller chez le boulanger vient de Jésus qui en plus sait d’avance que c’est une fausse piste. Le Jésus de Jean n’envoie pas ses disciples en mission, il les enseigne et les éduque, en posant parfois même une question un peu piège pour les tester. Peu avant sa mort, il va leur dire « Je ne vous appelle plus serviteurs, mais amis », et il fera d’eux ses témoins. Pour l’instant, nous n’en sommes pas là.*

Nous venons d’entendre le récit du premier méga-pique-nique chrétien. Les quatre évangiles en font le récit : 5000 mille hommes nourris avec cinq pains et deux poissons, tout en laissant douze corbeilles de restes. Mathieu précise même que 5000 était le nombre des hommes seulement, sans compter les femmes et les enfants. L’Église a gardé le souvenir d’une vaste foule. Pour vous donner une idée du nombre : au Jeux Olympiques en cours, il y a environ 10500 athlètes, et l’intendance du Village Olympique est un grand défi. Nourrir les foules, trouver du pain pour tous, c’était déjà la grande affaire dans l’empire romain ou l’urbanisation prenait de l’ampleur. C’est dans ce contexte que ces récits témoignent de la puissance créatrice de Dieu qui agit au travers de Jésus, puissance qui est clairement d’un autre ordre que la puissance de l’empire romain. Nous allons d’abord faire attention au récit, pour découvrir que la question de la nourriture n’est pas tout à fait le cœur du message, puis je parlerai plus spécifiquement de l’attention comme attitude spirituelle.

Après avoir guéri des malades, Jésus nourrit la foule. La nourriture offerte ne vient pas de nulle part, elle est multiplication à partir de ce qui est offert par un garçon. La générosité de l’enfant permet à Jésus de déployer le signe miraculeux. Très curieusement, les enfants sont quasiment absents de l’évangile selon Jean, contrairement aux autres évangiles qui leur donnent une place d’honneur. Chez Jean, il y a juste ce garçon qui permet le grand miracle au cœur de l’action de Jésus. André fait le lien entre l’enfant et Jésus, comme il avait fait le lien entre son frère Pierre et Jésus. André est un homme du lien, de la mise en relation qui rend possible le partage. Dans le geste de partage, une multiplication miraculeuse parvient à créer de l’abondance à partir de trois fois rien.

Jésus est le Verbe, la parole créatrice de Dieu, et le récit d’aujourd’hui le met en scène. Il prit les pains et rendit grâce, et les distribua aux convives. Il fit de même avec les poissons - et voilà que jaillit l’abondance.

En multipliant la nourriture, il s’inscrit dans la lignée d’Elie avec la jarre de farine qui ne se vidait pas, et d’Elisée, qui lui aussi avait multiplié du pain, quoique pas autant que Jésus. Jésus est reconnu comme le Prophète qui doit venir dans le monde. Impressionné par son geste miraculeux, la foule veut le faire roi. Il refuse.

Le miracle est un signe, ce n’est pas la nouvelle façon de produire désormais de l’abondance. Le chapitre 6 de l’évangile selon Jean fait le lien entre ce miracle et le repas de la Cène, le repas qui donnera corps à l’Eglise. C’est d’ailleurs pourquoi le lectionnaire propose la version de Jean de la multiplication des pains plutôt que la version de Marc.

Le miracle a lieu peu avant la Pâque qui est la fête des juifs : la fête des pains sans levain, la fête de la libération de l’esclavage. Cette précision donne une importance symbolique à ce repas improvisé, car le dernier repas de Jésus avant sa mort a aussi lieu peu avant la Pâque. C’est un repas de libération, une veillée qui précède la sortie de l’esclavage, mais aussi la traversée du désert et la croix. Le repas est empreint de gravité.

Le récit de Jean nous fait apparaitre Jésus comme le maître de la création et de l’histoire. Il ne veut pas être roi en Israël car sa royauté n’est pas de ce monde – comme il le dira à Pilate plus tard. Au centre de l’évangile de Jean, nous trouvons la personne de Jésus qui prend une stature rayonnante, plus éloignée de la condition humaine que dans les autres évangiles. Le Jésus de Jean est l’envoyé de Dieu, le Verbe éternel qui s’est fait chair mais qui n’en reste pas moins Verbe éternel de Dieu.

Pour certains, l’Evangile selon Jean est plus spirituel que les autres. Je ne sais pas s’il y a lieu de faire une hiérarchie, mais on peut dire que le chemin proposé par chacun des évangiles n’est pas tout à fait le même. Je trouve cela plutôt rassurant. Un chemin spirituel est profondément personnel, et par sa diversité interne, le Nouveau Testament le reconnait.

Cela dit, nous pouvons quand-même dire quelque chose sur ce qu’est une attitude spirituelle, et comment elle peut se déployer, notamment au travers de l’exemple de Jésus.

Premièrement, l’attitude de Jésus est parfaitement désintéressée, il ne cherche pas le prestige social et encore moins le pouvoir. Il agit par générosité et non pas pour embrigader. Il se donne, gratuitement. Deuxièmement, et c’est lié, sa posture a une noblesse, il est un homme entier, simple, libre de prétention. Parce qu’il est libre, il n’a pas besoin du prestige d’un titre mondain tel que « roi ».

Mais comment apprendre cette attitude, et comment pourra-t-elle se déployer dans nos vies aussi ? Il me semble que l’attitude désintéressée et libre de Jésus se nourrit de la prière. Les évangiles mentionnent de plusieurs manières la vie de prière de Jésus, sans donner beaucoup de détails. La philosophe Simone Weil dit que la substance de la prière est l’attention. Mais qu’est-ce que l’attention ?

L’attention n’est attention que quand elle est gratuite. Être attentif est être absolument présent à quelqu’un ou à quelque chose pour rien, sans contrôler quoi que ce soit. Jésus est attentif à la foule et ses besoins pour la libérer, et non pas pour la captiver. Il est le berger qui permet aux brebis d’entrer et de sortir et de trouver pâturage, il n’est pas un loup ou un voleur. Son attention libère car il est libre lui-même et il prend soin de le rester. Quand il se retire dans un lieu désert, il prend soin à la fois de sa relation à Dieu et de sa liberté.

L’attention désencombre l’esprit et le ressource. Quand je fais attention, quand je suis simplement présente, du neuf peut surgir. Mieux, du neuf surgira forcément à mesure que mon attention s’ouvre largement. Cultiver la présence attentive permet de laisser se décanter nos préoccupations et tout le flou qui nous trotte dans la tête. Simone Weil dit que l’effort d’attention, même en apparence sans résultat, met quand-même de la lumière dans l’âme. Voilà le fruit d’une attention qui ne se préoccupe pas d’une quelconque efficacité.

Quand nous prions, nous déposons en Dieu ce qui nous pèse et nous préoccupe, et aussi ce qui nous réjouit. C’est une façon de s’en dessaisir. Nous portons notre attention sur ce qui nous habite non pour le resasser, mais pour le laisser transformer. Alors, du neuf peut surgir selon des chemins que Dieu seul connait. Au moment le plus dramatique de sa vie, comme quand il enseigne la prière à ses disciples, Jésus dit : « Que ta volonté soit faîte ». C’est le côté désintéressé de la prière. On peut être tenté de dire à Dieu comment les choses devraient évoluer. Pourtant, le vrai renouvellement ne viendra qu’en lui laissant les mains libres, avec beaucoup de courage.

Comme nous sommes en plein Jeux Olympiques, j’ai envie de vous raconter une histoire de courage olympique d’il y a 100 ans. Qui connait l’histoire de l’athlète écossais Eric Liddell, médaille d’or aux 400 mètres aux Jeux Olympiques de Paris en 1924 ?

Eric Liddell fut fils de missionnaire et partira lui-même en Chine comme missionnaire l’année suivant sa victoire. Favori au 100 mètres, il refuse de concourir un dimanche et laissa la victoire à un compatriote juif, Harold Abrahams. De tradition calviniste, la sanctification du dimanche lui tient profondément à cœur. Heureusement, les 400 mètres se disputent en semaine. En le préparant, son masseur lui cite la Bible : « j’honorerai celui qui m’honore », et l’athlète trouve un profond encouragement dans ces paroles. Il se répète : « Je cours les premiers 200 mètres aussi fort que possible. Puis pour les seconds 200 mètres, avec l’aide de Dieu, je cours plus fort. ». Résultat : Eric Liddell bat son record personnel et le record du monde, pour finir en haut du podium avec une médaille d’or. Il a donné tout ce qu’il a pu, tout en mettant sa confiance entièrement en Dieu. Il affirme n’avoir jamais prié pour obtenir une victoire, mais de demander que Dieu manifeste sa gloire dans les manifestations d’athlétisme. Voilà un sportif de haut niveau et un homme courageux.

La sanctification du dimanche, inspiré des commandements concernant le sabbat et chère à la tradition calviniste, peut avoir un côté très inhumain. Je me souviens que dans ma jeunesse aux Pays-Bas, un copain de classe de mon frère n’avait pas le droit de jouer avec lui en dehors de l’école parce que notre famille n’était pas nette sur ce plan-là. Et il y a eu des exclusions bien pire que cela, aux Pays-Bas comme en Ecosse. Peut-être qu’il y en a parmi nous qui ont des souvenirs de ce genre.

Dans le cas d’Eric Liddell, le but était la gloire de Dieu. Il n’a pas renoncé à courir un dimanche par l’orgueil d’une pureté personnelle ou familiale. Il ne se sert pas du dimanche pour sa gloire personnelle, et sa victoire olympique lui est donné de surcroit.

La question du sabbat traverse les évangiles et c’est à chacun de trouver une réponse au commandement de l’honorer. Jésus lui-même met en garde contre une façon impropre de soi-disant « honorer » le sabbat, car orgueil et hypocrisie s’y mêlent très facilement. Notre assemblée de ce matin est une façon de sanctifier le temps en se rassemblant pour être attentifs à Dieu et pour faire communauté autour de Jésus. Réserver du temps pour la prière personnelle et cultiver une simple présence attentive sont d’autres engagements qui peuvent nourrir notre courage d’être et notre vie spirituelle. Le repos du sabbat, le repos de dimanche est un exercice de désencombrement et de simplicité. Ce repos et l’occasion de toucher à la substance de la prière qui est l’attention. Et heureusement, nous pouvons pratiquer l’attention tous les jours de la semaine, grâce aux les temps privilégiés servent d’entrainement.

Jésus a ouvert toute son attention à la situation, il a fait s’asseoir la foule, un enfant a offert ses petites réserves, Jésus a rendu grâce, et l’abondance a jailli comme une grande surprise.

Seule l’attention a permis à Jésus d’être vraiment présent à ses disciples, à la foule, à Dieu et à sa mission. Sans attention, nous sommes dans le flou et nous dérivons au gré de tout ce qui tente de nous accaparer. Sans attention, nous tournons en rond dans notre petit monde imaginaire. L’attention est la porte vers la liberté qu’ouvre Jésus grand devant nous.

Amen.